

ADELBERT VON CHAMISSO, D'UNE NATION À L'AUTRE

FRÉDÉRIC TORTERAT

Un. de Nice Sophia-Antipolis

frederic.torterat@unice.fr

Résumé : Adelbert von Chamisso, auteur franco-allemand de la première moitié du XIX^{ème} siècle, est l'un des témoins les plus marquants de ce qu'une bi-appartenance implique à la fois d'opportunités et de difficultés. L'écrivain et botaniste s'est établi en Allemagne malgré ses origines françaises, au point même qu'il a pu considérer par moments sa langue maternelle comme une langue étrangère. L'abondante correspondance que l'auteur entretient avec ses contemporains, ainsi que ses autres productions, révèlent clairement qu'il se percevra longtemps comme un étranger.

Cette contribution a pour objectif de montrer, en lien avec les représentations personnelles que Chamisso se fait des frontières nationales et linguistiques, que l'ensemble de son œuvre témoigne de ce qu'est proprement une déclinaison plurielle de l'étranger.

Mots-clés : Adelbert von Chamisso – étranger – Allemagne - frontière(s) - langue maternelle.

Abstract: Adelbert von Chamisso, French-German writer of the first half of the XIXth century, is one of the most prominent witnesses of the foreigners' condition. Chamisso, as a writer and a botanist, stayed in Germany despite his French origins, to the point that he considered at several moments his first language as a second language. The Correspondence which Chamisso maintained with his contemporaries, but also his other productions, reveal that he perceived himself at first, wherever he was, as a foreigner.

This contribution aims to describe, through the personal representations of Chamisso about national and linguistic borders, how his correspondence, as well as his other works, illustrate a plural declension of foreigner.

Keywords: Adelbert von Chamisso – foreigner – Germany - border(s) - first language.

1. Quelques indications biographiques

Dans les années 1780, les Chamisso sont surtout présents en Lorraine, et plus exactement en Argonne ainsi que dans les Ardennes, entre Horgne et Andevanne¹. Parmi eux, les Chamisso(t) de Boncourt habitent à ce moment-là le château du même nom, dans lequel Louis Charles Adélaïde voit le jour le 30 janvier 1781. Ce dernier y vivra une grande partie de son enfance, et conservera par la suite la mémoire de la bâtisse elle-même, des alentours, et surtout du « jardin, jusqu'à la plus petite courbe de l'allée la plus éloignée, jusqu'au moindre buisson », comme il le confiera bien plus tard à sa sœur Louise Madeleine.

Lors de cette première période, la Révolution bruit, incontournable et tumultueuse. En quelque temps, les troubles politiques conduisent les Chamisso à se replier sur eux-mêmes, jusqu'au tournant historique de Varennes, où le roi est arrêté, le 21 juin 1791, accompagné de Marie-Antoinette et de ses enfants, qui tentaient avec lui de rejoindre le bastion de Montmédy. Concrètement inquiétés après cet événement et ceux qui vont suivre, les Chamisso de Boncourt quittent brusquement le pays, en mai 1792, vers le Nord de l'Europe. Au cours de cet exil, ils passent par les Flandres, la Hollande, et rejoignent ensuite l'Allemagne par Düsseldorf, Würzburg, Bayreuth, pour s'établir enfin à Berlin. Sur place, le père, Louis Marie de Chamisso, intègre l'armée dite « des Princes » aux côtés du maréchal de Broglie, dont il devient l'aide de camp. Le château de Boncourt est bientôt entièrement démoli, redevenant, selon les termes du futur Adelbert lui-même, une simple « terre où va la charrue »².

Sur la vie d'Adelbert, alias Louis Charles Adélaïde, nous disposons de multiples ressources, aux premiers rangs desquelles figurent la biographie produite par Julius Eduard Hitzig en 1839, ainsi que les ouvrages biographiques de Brouillon (1910),

1 La Lorraine est une région du Nord-Est de la France.

2 Cette expression apparaît dans le poème *Das Schloss Boncourt*, qui fera rien moins que l'admiration du roi Frédéric Guillaume IV, lequel dira à propos de Chamisso qu'« il y a plus d'un Français sans doute dont le cœur s'est ouvert à l'Allemagne et aux Allemands, mais nul n'a jamais égalé, même surpassé les meilleurs dans leur langue » (cf. Riegel, 1950: 34-36).

Riegel (1934), Lahnstein (1987) et Feudel (1988), auxquels il convient d'adjoindre les notices d'Ampère (1840) et de Brosse (1991), qui sont particulièrement éclairantes. Voici les Chamisso à Berlin. À partir de 1793, Louis Charles y vit modestement avec sa mère Marie-Anne, née Gargam, et ses six frères et sœur. Les revenus sont minces, aussi la plupart des enfants Chamisso sont-ils employés à la Fabrique royale de porcelaine comme miniaturistes, ce qui permet à la famille de subvenir à ses besoins. Contrairement à ses frères et sœur, Louis Charles croise la première grande opportunité de son existence : admis comme page auprès de la reine Frédérique Louise de Hesse Darmstadt, il entre à son service en 1796. En devenant ainsi un membre de la Cour, le jeune Chamisso intègre plusieurs cercles, dont d'aucuns lui ouvriront les portes des salons berlinois.

À l'incitation de la reine en personne, Louis Charles entre au Collège français de Berlin (créé en décembre 1689), où il rejoint notamment la communauté protestante francophone émigrée depuis la révocation de l'Édit de Nantes, celle qu'on appelle la « Colonie ». En font partie, parmi d'autres, les écrivains Johann Ch. Friedrich Schiller et Friedrich Gottlieb Klopstock, le philosophe Moses Mendelssohn, mais aussi celui qui deviendra un ami pour la vie, Friedrich de la Motte-Fouqué. Bien qu'entouré des siens, dont en particulier Charles Hippolyte et Louise Madeleine, Louis Charles commence à faire ses propres choix, d'autant que sa mère Marie-Anne retourne à Paris dès 1797. Un an plus tard, le jeune Chamisso entre dans l'armée prussienne. Son office d'enseigne dans l'infanterie, au régiment de Karl Ludwig Bogislav von Götze, alors en garnison à Berlin, lui donne pour la première fois la possibilité d'apprendre vraiment l'allemand, qu'il écrit encore très peu et qu'il parle irrégulièrement.

D'enseigne, il passe au grade de lieutenant en janvier 1801 : c'est à ce moment-là qu'il prend le prénom d'Adelbert, plus germanique et délibérément plus masculin. La même année, ses frères et sœur, ainsi que son père, rentrent en France et portent désormais, comme c'est le cas depuis 1797 pour Marie-Anne (laquelle a récupéré quelques biens entre temps), le nom des Chamisso-Boncourt. Adelbert hésite quelques semaines, mais se résout à rester en Allemagne, où il passe une partie de son temps à s'instruire et à fréquenter les salons littéraires et des intellectuels influents. Parmi eux,

Karl August Varnhagen von Ense devient à la fois un ami et un soutien infailible : avec lui et quelques autres, Chamisso fonde en 1803 le *Berliner Musenalmanach* (l'*Almanach des Muses*), dans lequel il publiera ses poèmes. La période 1802-1804 est d'ailleurs assez clémente pour Adelbert : cette Allemagne brièvement apaisée est celle du rebond culturel, des grands idéaux politiques, et, du reste, celle d'un Goethe et d'un Schiller de plus en plus estimés. La déroute prussienne de 1806 mettra un terme à l'*Almanach*, mais aussi à une Allemagne cosmopolite et ouverte sur l'extérieur. L'année précédente, Adelbert a accompagné son régiment à Hameln. Il est fait prisonnier, puis libéré presque sans condition. Il entre alors en France, où ses parents sont morts et sa famille dispersée. Au demeurant, Adelbert séjourne peu à Paris, et ne reste qu'un moment chez son frère Charles, à Vertus, près d'Épernay, puis chez sa sœur Louise Madeleine, à Troyes.

De retour à Berlin en 1807, il ne reconnaît plus l'Allemagne qu'il a quittée dans l'empressement : le patriotisme est revenu dans les esprits, et ses amis lui reprochent son tempérament un peu boudeur, jusqu'à son goût pour le tabac. L'occupation française est évidemment très mal vécue, et Adelbert est bientôt, pour partie du moins, regardé comme un étranger. Désespéré par des circonstances qui le dépassent, il est accueilli par le très conciliant Julius Eduard Hitzig, toujours à Berlin (de 1808 à 1810), où il vit désormais dans l'abattement et le désœuvrement, à tel point qu'il se tient à l'écart du monde.

Étranger, Chamisso l'est aussi en France, où il revient en 1810 à l'incitation d'un vieil ami de la famille, Louis de la Foye, juste après la paix de Tilsitt. Adelbert est attendu paraît-il au Lycée de Pontivy (dit de Napoléonville) pour y enseigner les langues anciennes, mais cela se révèle faux. Il ne sera pas plus employé là-bas qu'il ne le sera aux Archives impériales, où il tente, une fois à Paris, une entrée qu'on lui refusera. Dans la capitale, il rencontre tout de même Alexander von Humboldt, qui le fascine et qui l'ouvre plus encore aux sciences, d'autant qu'Adelbert a déjà de bonnes dispositions pour ce domaine du savoir, qu'il a abordé succinctement à Berlin des années auparavant. Sur place, Chamisso a une liaison avec la pour le moins libérale Helmina von Chezy, avec qui il vit un bonheur de quelques semaines. Mais s'établir avec elle est

impossible.

L'année 1810 marque toutefois un tournant dans la vie de Chamisso, qui rencontre Anne-Louise Germaine Necker, autrement dit Madame de Staël. À ce moment-là, l'auteure réside à Chaumont (région de la Loire), où l'empereur Napoléon consent à ce qu'elle maintienne ses mondanités malgré la fâcherie provoquée par le roman *Delphine*. Adelbert von Chamisso passe un long moment au château, où se croisent écrivains, peintres, philosophes et intellectuels de renom, tels Mathieu de Montmorency et August Wilhelm von Schlegel, mais aussi Juliette Récamier et Benjamin Constant. Bientôt, Chamisso suit madame de Staël dans son exil suisse, au château de Coppet, après le très politique *De l'Allemagne*. Là-bas, Adelbert redécouvre la flore, notamment en compagnie d'Auguste de Staël, et ses longues marches l'emmènent à nouveau sur les traces de Rousseau et des sciences naturelles.

Quand il rentre à Berlin à l'été 1812, après un bref détour en Vendée, Chamisso accroît ses recherches dans le domaine de la botanique. Il retourne chez Hitzig, qui l'accueille avec une amitié qui ne fléchira jamais, et s'inscrit à l'Université. Un an après, Adelbert écrit la *Peter Schlemihls wundersame Geschichte (L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl)*, pour les enfants de son hôte, œuvre qui sera très vite diffusée en Allemagne, mais qui ne connaîtra une édition vraiment satisfaisante en France qu'en 1838. Dans les trois années qui suivent, l'écrivain s'éprend de la botanique, et dans une moindre mesure de la médecine, et c'est avec un bonheur non dissimulé qu'il consent à faire partie d'une expédition autour du monde, en 1815, au bord du navire russe Rurik, que commande Otto von Kotzebue (lequel n'est autre que le fils d'August, l'écrivain).

Il part donc comme naturaliste dans une expédition qui a pour principal objet, au début du moins, de tracer un passage vers le Pacifique par le Grand Nord. Chamisso découvre alors le détroit de Behring (où l'on compte encore une « Chamisso-Island »), et plusieurs régions du Pacifique, comme Hawaï par exemple : ce grand voyage, qu'Adelbert consigne dans un journal très documenté, fera de lui un botaniste accompli, mais aussi un ethnographe et linguiste reconnu bientôt dans l'Europe entière.

Cette reconnaissance intervient à son retour, à partir de 1818, en particulier avec

la parution d'un article en 1819 sur la reproduction d'une espèce de *salpiens* (des escargots de mer). Cette publication lui confère le titre de docteur honoraire de l'Académie des sciences de Berlin. La même année, il est nommé conservateur de l'Herbarium royal, à la suite de quoi il devient directeur du Jardin botanique et se marie avec une jeune femme, Antonie Piaste, avec laquelle il aura sept enfants. À partir de 1820, sa renommée s'accélère. Comme naturaliste d'abord, Chamisso poursuit ses recherches et dirige le Jardin botanique de Berlin. Comme écrivain ensuite : outre la parution du *Voyage autour du Monde* (publié en 1821 sous le titre de *Remarques et Idées*), et la bonne fortune allemande de *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl*, Adelbert von Chamisso renoue avec les poèmes vers 1826, et quand l'édition de *L'Étrange Histoire* de 1827 s'assortit d'une série de vers produits entre temps, le succès est incontestable et le place aux côtés de Goethe et de Tieck, comme il se réjouit à l'écrire à Louis de la Foye en mai. Chamisso vit alors dans de bonnes conditions matérielles, avec une pension suffisante. Qui plus est, il a récupéré à son tour, à la faveur d'un énième passage en France en 1826, une partie du « milliard des émigrés » mis à la disposition de ceux qui ont été dépossédés par la Révolution.

Dans les années trente, Chamisso, d'abord avec l'appui de Gustav Benjamin Schwab en 1829, puis avec celui de Franz Bernhard von Gaudy en 1832, reprend l'Almanach, qui devient le *Deutsche Musenalmanach*. Qui plus est, son *Frauenliebe und leben* (*L'Amour et la Vie d'une femme*, paru en 1830), bientôt mis en musique par le compositeur Robert Schumann, fait le tour de l'Europe. Chamisso fréquente par ailleurs plusieurs cercles, dont celui qui se regroupe autour de la famille Hertz. Adelbert von Chamisso, devenu allemand à part entière et regardant de plus en plus avec distance les affaires françaises, meurt six ans plus tard, quelques mois après sa femme, sans doute du fait de sa tabagie.

2. L'« étranger » Chamisso

2.1. L'intime étranger

Les démarches discursives de représentation de soi, dans les écrits d'Adelbert

von Chamisso, sont celles d'un auteur qui se portraiture avec autant de constance que de pudeur. La tonalité la plus intimiste apparaît dans ses poèmes, lesquels s'inscrivent dans le courant d'un romantisme allemand qui influence, dans les années 1800-1830, une grande partie de l'Europe cultivée. Cette Europe est celle de Friedrich Hölderlin, de Johann Ludwig Tieck, de Friedrich von Kleist et de beaucoup d'autres par ailleurs. Parler de soi, de ce que l'on ressent, est devenu à la fois bienvenu et légitime. Du reste, la biographisation elle-même, chez Chamisso, est tour à tour déplorative, narrativisée ou digressive, selon qu'elle intervient dans sa correspondance, dans *l'Étrange Histoire de Peter Schlemihl* ou dans le *Voyage autour du monde* : une écriture de soi pour ainsi dire plurielle que sa correspondance convertit en confidence, que *l'Étrange Histoire* dissémine dans le récit et que le *Voyage*, de son côté, instancie dans des « remarques » qui sont autant de digressions. Cet allant biographique, en nous rendant Chamisso plus ou moins intime, nous le rend aussi presque familier.

Intime, Chamisso l'est à travers ce qui à proprement parler le *trouble* : des nations qui ne sont plus ou pas encore les siennes, des communautés de vues dans lesquelles il ne se reconnaît pas, mais aussi cette Europe des frontières, des préjugés et des nationalismes. D'un autre côté, ce parler vrai se manifeste à l'aune de ce qui le marginalise : une certaine manière de se tenir à l'écart, et concrètement une impossibilité d'être vraiment soi-même à part entière. À ce titre, la difficulté à se représenter comme « français » apparaît à de multiples reprises dans l'œuvre de Chamisso, de même que dans ses courriers, d'autant que sa langue maternelle elle-même semble peu à peu lui devenir étrangère, à en croire notamment ce qu'en disent ses correspondants français.

De nombreux éléments confirment ce à quoi l'auteur a été pour ainsi dire invariablement confronté dans sa vie. Les circonstances qui ont entouré les différentes versions de *l'Étrange Histoire de Peter Schlemihl*, pour prendre cet exemple, sont d'autant plus révélatrices que ces versions ont été accompagnées de critiques plus ou moins désobligeantes vis-à-vis de Chamisso et de son rapport à la langue. Dans un article que Charles Nodier fait paraître dans le *Journal des Débats* en 1822, celui-ci parle à propos de Chamisso d'un « Français expatrié que l'habitude d'une nouvelle

langue a presque brouillé avec la sienne ». Si d'ailleurs à Paris, on jugera que l'ouvrage est, comme l'écrit Chamisso lui-même à son frère Charles Hippolyte le 17 mars 1821, « trop peu de chose pour en faire un livre », ce n'est pas tant pour l'histoire elle-même que pour la facture de ses phrases et la difficulté de lui attribuer un genre en particulier.

L'auteur confessera ainsi à Louis de la Foye, le 3 août 1822, que le libraire « Ladvocat, de son côté, a remanié d'outre en outre [s]on remaniement, de sorte que dans cette nouvelle opération beaucoup d'allemand a disparu, mais que beaucoup de français s'est substitué à lui ». L'éditeur Pichot lui-même « en épiluche les germanismes trop choquants », ce qui se fait couramment dans les années 1810-1820 (Weinmann, 1999: 149) sans qu'on puisse pour autant parler de « pseudo-traduction » (cf. Collombat, 2003). Il n'en demeure pas moins que ces « remaniements » dépossèdent en partie l'auteur de son œuvre. Confronté aux apriorismes et aux préjugés, Chamisso sera amené à lutter aussi sur ce terrain jusqu'en Allemagne, où il devra résister pour que la facture textuelle de son *Journal de Voyage* ne soit pas trop remaniée dans la version publiée, mais la dispute est beaucoup moins tendue qu'avec ses interlocuteurs français.

C'est dans ces termes que le 5 janvier 1821, Chamisso écrit à Ludwig Uhland, alors qu'il est à Paris, qu'il s'y voit comme « français de naissance et greffon allemand, (...) fortement déchiré dans [s]es racines ». Ce rapport difficile à la langue est formulé dans presque tous ses écrits. Ainsi relève-t-on anecdotiquement, dans le *Voyage autour du Monde*, que quand il est à Londres, Chamisso rencontre un certain Sir Hamilton Smith. Celui-ci l'interpelle en français, mais c'est en allemand qu'Adelbert lui répond : « C'est ma langue maternelle ! » (p. 318). Or, la réplique de son interlocuteur ne tarde pas, et celui-ci lui dit alors : « nous parlerons donc allemand ». Un tel flottement suit le fil de plusieurs périodes qui, dans la vie de Chamisso, le font passer d'une nation à l'autre, sans qu'aucune, du moins jusqu'en 1820 (l'auteur en est alors aux deux tiers de son existence), ne soit vraiment à même d'être la sienne. Tout comme il est question, dans le *Voyage*, « des temps » qui se dissipent (p. 328), les moments de désespoir et de désœuvrement sont le plus souvent précédés de brefs retours en France, lesquels retours accablent Chamisso et l'incitent inexorablement à repartir en Allemagne. À l'évidence, ces moments français ne font que confirmer qu'il n'est chez lui ni à Paris ni

en Lorraine, que « le monde a changé » et qu'on voit en lui, avant tout, un émigré. Comme l'explique à ce sujet Dufoix (2001: 2) :

La condition d'immigré/émigré est effectivement celle à partir de laquelle se pense le mieux la relation entre les sociétés nationales et les tensions inhérentes aux conflits d'appartenance, de nationalité et de loyauté. L'ici et le là-bas sont souvent marqués par une valence inverse à la proximité physique. L'ici est le vrai lointain, tandis que le là-bas est l'horizon le plus proche, jusqu'à ce que la vie, l'action et la réflexion dans la société d'accueil transforment cette relation et ses polarités, la plupart du temps sans intervention volontaire de ceux qui changent parce que le monde autour d'eux a changé. Pourtant, l'exil n'est pas réductible à un vécu phénoménologique incomparable d'un individu à un autre au point qu'il peut se passer d'un lieu de référence où s'accomplira le retour, pour devenir un « exil intérieur ».

Chamisso est indéniablement dépositaire d'un lien culturel qu'il envisage avec embarras, notamment du fait même que son pays d'origine le lui refuse. Pourtant, son abondante correspondance, ainsi que ses autres écrits, font apparaître une ambition qui dépasse de beaucoup celle qui consisterait à intégrer des cercles ou des communautés (ce qui sera plusieurs fois le cas dans son existence, notamment en compagnie des représentants de la communauté juive). Chamisso ambitionne un *ici* où l'on verrait en lui quelqu'un d'autre qu'un étranger. Le reste est comme un monde à l'envers, ainsi qu'en témoignent les premières pages de *l'Étrange Histoire*, où on lit ceci (dans l'édition d'Albert et de Bernard Lortholary, 1992, p. 33) :

Je me glissai derrière, sans importuner âme qui vive, car personne ne s'occupait plus de moi. La compagnie était de fort bonne humeur, on badinait, on plaisantait, on s'entretenait parfois sérieusement de choses frivoles, plus souvent avec frivolité de choses sérieuses, et l'on en prenait surtout à son aise avec les amis absents et tout ce qui les touchait. J'étais trop en pays étranger pour comprendre grand-chose à tout cela, trop soucieux et trop replié sur moi-même pour avoir la clé de telles énigmes.

Ce ressenti persistant chez Chamisso, celui d'un monde qui n'est jamais le même, et qui rend impossible tout « lieu de référence », pour reprendre Stéphane Dufoix, renvoie aussi à l'effacement des traces, comme on peut le lire dans cette sommaire indiscretion biographique qu'imisce l'auteur dans un récit du *Voyage* (p. 92) :

Lorsque nous mêmes cap au Nord, le varech disparut. Le 31 janvier 1816, à proximité du cap Vittoria, on célébra mon 34ème anniversaire [en fait, il s'agit du 35ème] de naissance ou plutôt de baptême (il n'est pas consigné dans l'acte de baptême ni quand ni où je suis né ; il n'y a plus de témoins disponibles, et seule la vraisemblance plaide en ce sens).

En l'absence de témoignages sur son passé, ce sont ses lecteurs qui, pris à témoins, tissent avec lui, comme dans ce qui serait une œuvre ouverte, le tracé d'un parcours dont Chamisso ne nous décrit que les passages et que les transitions.

2.2. Être « nulle part » : qu'est-ce à dire ?

Comme nous l'avons indiqué *supra*, la démarche de biographisation se concrétise, chez Chamisso, dans plusieurs formes d'écriture. L'auteur franco-allemand est tout à la fois épistolier, anecdotier, poète et prosateur. Ses poèmes, qui le font connaître dans toute l'Allemagne, sont particulièrement touchants, et mêlent les confessions à des regrets quelquefois empreints de philosophie morale et de métaphysique. L'un de ces poèmes, *Sala y Gomez*, ébauché vers 1817 et achevé en 1828, le montre avec un lyrisme critique :

Je te connais, impétueux, sauvage garçon,
Je te regarde et mon cœur cesse de battre.
Tu es celui que je fus lorsque je m'élançai dans la vie,
Poussé par de folles espérances, il y a si longtemps,
Et c'est toi que je suis, l'image érigée sur ta tombe.
Que parles-tu encore de beauté, de bonté, de vérité,
D'amour et de haine ? Insensé !

Regarde ! Je suis ce que furent tes rêves.
Et tu veux elle aussi la ramener au souvenir ?
(...) Le monde n'est plus, en qui j'avais mis ma foi.
Le temps tout-puissant, je suis le seul
À l'avoir, sur ce rocher désert,
Dans mon effroyable solitude.

Ce poème, qui ressemble à certains égards au « Natchez » qu'écrivit François-René de Chateaubriand, en 1791, juste avant de revenir en France pour y rejoindre « l'armée des émigrés », conclut sur la même solitude. La plupart des biographes ont pris la mesure du désarroi, plus que compréhensible, d'un Chamisso qui se sent étranger tout à la fois aux autres et à lui-même. Sur le plan philosophique, le rapprochement qu'opère l'auteur entre mondanité (au sens d'« être au monde ») et temporalité nous place à ce titre dans ce que le monde induit de vitesse et de décélération, mais aussi d'illusions, d'ombres et de miroitements trompeurs. C'est ce que nous relevons dans un étrange passage du *Voyage*. L'auteur y raconte ce qui se produisit sur l'île Sarytchev, le 31 juillet 1816, à l'Est de la Russie. Dans ce passage, Chamisso parle des « illusions du mirage » dues aux surfaces réfléchissantes, telles qu'on peut même en voir jusqu'à Berlin (p. 133) :

J'aperçus un plan d'eau dans lequel se reflétait une colline peu élevée qui s'étendait le long de l'autre rive. Je marchai vers l'eau ; elle disparut à mon approche et j'atteignis la colline à pied sec. Comme j'avais parcouru environ la moitié de la distance qui m'en séparait, Eschscholtz, qui était demeuré là d'où j'étais parti, me vit plongé jusqu'à la tête dans la couche d'air miroitante et, ainsi raccourci, il m'aurait pris davantage pour un chien que pour un homme. Plus j'avançais vers la colline, et plus j'en émergeais ; je lui apparus, allongé par mon reflet, de plus en plus long, tel un fil gigantesque. (*ibidem*)

Dans l'œuvre d'Adelbert von Chamisso, l'ombre et le reflet présentent une dimension métaphorique que leur reconnaissent presque tous les ouvrages critiques, mais qui, de notre point de vue, ne peuvent être saisies, en termes de représentation du monde, qu'à l'aune de la question du temps vécu. L'étranger déambule au milieu des

ombres, celles qui appartiennent à un passé variablement trouble, mais aussi celles d'un présent qui peine à s'éclaircir. De ce point de vue, le vécu de l'île déserte, pour reprendre l'expression de Gilles Deleuze (Deleuze, 2002), aboutit à un repli qu'Adelbert de Chamisso s'approprie comme un salut, pour peu qu'il en existe, et qui dans l'*Étrange Histoire* s'achemine vers une forme d'érémisme. Or, comme relaté *supra*, la traversée du désert, l'écrivain la vit concrètement, pour ainsi dire matériellement et moralement, dans les creux de ses allers et retours entre la France et l'Allemagne.

Ce désert, que l'auteur figure à plusieurs reprises à travers l'allégorie du sable, c'est celui qui va accompagner le quotidien de l'auteur de 1792 à 1815 : vingt-trois années d'hésitations, de déboires imprévus, de retours décevants, lesquels ne mèneront à une véritable reconnaissance qu'à partir de 1819. Or, celle-ci ne viendra vraiment du côté français qu'en 1826 dans les domaines matériel et mémoriel, et qu'en 1838, l'année de sa mort, dans le domaine littéraire. Auparavant, Chamisso n'est véritablement français que pour ceux qui le lui reprochent. Ces circonstances lui font écrire à Madame de Staël en 1810, alors qu'il s'apprête à la rejoindre :

Ma patrie ! Je suis français en Allemagne et allemand en France, catholique chez les protestants, protestant chez les catholiques, philosophe chez les gens religieux et cagot chez les gens sans préjugés, homme du monde chez les savants, et pédant dans le monde, jacobin chez les aristocrates, et chez les démocrates un noble, un homme de l'Ancien régime, *etc.* Je ne suis nulle part sans mise, je suis partout étranger - je voudrais trop êtreindre, tout m'échappe. Je suis malheureux... Puisque ce soir la place n'est pas encore prise, permettez-moi d'aller me jeter la tête la première dans la rivière.

Quand il confesse qu'il est « jacobin chez les aristocrates, et chez les démocrates un noble », le chiasme n'est pas qu'un atour de plus dans l'énumération qu'il donne des contradictions qui parcourent son quotidien. Cette obsession d'être nulle part apparaît très clairement dans sa correspondance : la même année, quand, de retour à Paris, Chamisso écrit à sa sœur qu'« on vit très bien à l'allemande en France », c'est pour lui confier que « nulle part [il] n'[a] été plus lourdement allemand ». Ces contradictions

sont relevées par tous ses commentateurs, notamment Linda Lê, qui, dans un article publié le 8 novembre 1989 dans le *Quotidien de Paris*, sous un titre qui n'est pas sans évoquer Fernando António Nogueira Pessoa (à savoir « La Passion de l'intranquillité »), conclut ceci :

Chamisso était l'homme des paradoxes, et ce fut sans doute en jouant avec son dédoublement intérieur qu'il échappa à l'angoisse d'être partout un étranger sur terre. Ce Français, né en 1781 au château de Boncourt, fut d'abord un émigré habitué des salons berlinois, puis un des poètes allemands les plus adulés ; cet infatigable voyageur ne rentra chez lui que pour accepter le poste de directeur du Jardin botanique – sa passion pour les rivages lointains ne devait le rattraper que plus tard, dans son agonie, quand il se mit à délirer en français et en hawaïen.

Contrairement à Linda Lê, nous ne voyons pas dans les confidences de Chamisso quelque élément, même sommaire, qui puisse conforter l'opinion suivant laquelle apparaîtrait une contradiction vis-à-vis d'une éventuelle *doxa*, comme semble le suggérer le terme de « paradoxes ». L'approche doxologique, laquelle est forcément axiologique du fait des prédiscours et des formations discursives qu'elle implique, est à notre sens inopérante ici, excepté peut-être en ce qui concerne les manières dont les voix de la contestation politique instrumentalisent la « fraternité » en France comme en Allemagne, et que Chamisso aborde lui aussi avec un certain flottement³. En revanche et comme incite à l'envisager Linda Lê, mais aussi Valérie Van Grutgen-André (1995), c'est bien dans un « dilemme » que l'« émigré » qu'est Chamisso s'exprime le plus directement, à la fois comme « dépositaire d'une véritable mémoire française en Allemagne » (Pille, 1993: 30) et comme écrivain allemand. Ce dilemme est d'autant plus marqué chez Adelbert von Chamisso qu'il s'assortit d'une forme d'ambivalence, que Pierre Péju résume dans ce qu'il appelle « l'angoisse mais aussi le désir de ne pas

3 Ce contexte idéologique et sociopolitique est, semble-t-il, général dans les années 1830 en France, où « se répand très vite l'idée d'une fraternité des peuples, sorte de *remake* de 1792, mais plutôt instrumentalisé par les sociétés politiques d'opposition, en particulier républicaines, pour tenter de déstabiliser Louis-Philippe. Car la 'médiation patriotique' mise en évidence par Michel Borgetto n'a pas favorisé la réception de la fraternité comme réunion de tous les fils d'une même patrie, à une époque où le 'patriote' désigne globalement celui qui adhère aux idéaux de la Révolution, y compris sa mission libératrice au niveau européen » (Caron, 2009: 142).

être comme tout le monde, d'être à part » (1989: 21).

Être nulle part, pour Chamisso, c'est ne savoir ni où rester, ni où partir. Cette distinction peut paraître redondante, mais elle s'inscrit au cœur de son parcours d'écrivain et de personne, d'autant que ce double *leit motiv* apparaît comme une constante là aussi dans sa correspondance. « Je hais la France, et l'Allemagne n'est plus ou pas encore », écrit-il à Varnhagen en décembre 1806 : à ce moment-là, il est à Paris, où il ne reconnaît presque plus rien de ce qui lui revient en mémoire ou de ce qui lui a été rapporté. Désarmé par des conditions de vie particulièrement difficiles, il ne voit guère où *rester*, en ceci qu'il lui est impossible de revenir s'établir en France, un pays qui, en lui retirant ce qui a construit son enfance, a saccagé son adolescence et l'a conduit à vivre en émigré. *A contrario*, pour partir, encore convient-il d'en avoir l'opportunité : partir, n'est-ce pas s'extraire d'un milieu, quitter quelqu'un, des habitudes, tout en se laissant la possibilité de revenir ? Rien ne tel pour Chamisso, qui, de retour à Berlin (depuis 1807), confesse à Friedrich de La Motte-Fouqué, en octobre 1808 :

Ma vie, qui aurait dû s'établir et prendre forme s'est, au contraire, égarée dans le sable stérile. Une bonne partie de ce que je possédais s'est perdu, a été détruit ou a disparu, et pour ce prix élevé j'ai bien peu acquis, une livre d'âge et un grain d'amer extrait d'expérience. Au demeurant, le monde m'est de toutes parts fermé comme avec des planches clouées et je ne sais ni d'où partir ni où aller.

Cette confidence, qui revient à se décrire comme étant « ni ici ni ailleurs », rejoint un monde de représentations où la lumière est aussi brève que dispersée. Comme l'a écrit Walter Benjamin (dont Berlin est la ville natale), Chamisso aurait pu dire : « toute ville est belle pour moi (en dehors des frontières) », et sans doute a-t-il longtemps pensé cela de Berlin comme de Paris⁴. Ainsi peut-on comprendre, sans doute, ce « grain d'amer extrait d'expérience ». En milieu urbain comme en d'autres milieux, l'étranger reste à la marge, et se faire nommer *Adelbert von Chamisso* ne change rien *a priori* au

4 L'ouvrage de Walter Benjamin que nous citons ici est, précisément, *Paris, capitale du XIX^{ème} siècle* (traduit et édité par Jean Lacoste aux éditions du Cerf en 1989).

parcours de l'exilé. Pour accéder à la lumière, et donc à la possibilité de « s'établir », pour reprendre l'expression de Chamisso lui-même, il faut d'abord avoir déjoué les ombres, à commencer par la sienne.

3. De l'ombre à la lumière

3.1. L'entre-deux : une autre *manière de voir*

Les allégories de l'ombre et, dans une moindre mesure, du reflet (que s'appropriera de son côté Ernst Theodor Amadeus Hoffmann), apparaissent avec une telle régularité dans les écrits de Chamisso qu'elles participent en quelque sorte d'un tissage dont *l'Étrange Histoire de Peter Schlemihl* est l'apport le plus significatif⁵. L'œuvre rapporte l'histoire d'un « pauvre diable » qui rencontre le diable en personne. Celui-ci lui donne la jouissance entière du monde grâce à une bourse inépuisable, celle de Fortunatus, mais à la condition de lui prendre son ombre, que Peter Schlemihl cède bien volontiers. Or, presque aussitôt que le voilà pourvu d'argent, mais sans ombre, le protagoniste commence à mener une vie de paria, contraint soit de se cacher, soit de fuir la société. Le diable revient donc un an après pour lui revendre son bien, cette fois-ci contre son âme, mais Peter Schlemihl refuse, malgré les insistances de l'« homme en gris ». Le héros vieillira dans une quasi-solitude, mais l'âme sauve.

Comme Chamisso en a convenu lui-même avec Arthur Schopenhauer en 1826, l'une des caractéristiques du *gris* est qu'il n'est ni le blanc ni le noir, mais les deux simultanément. De même que l'étranger est à la fois ici et là-bas, de même l'*homme en gris*, qui représente notre part d'ombre, est-il partout et nulle part. Or, rien n'est plus troublant que ce qui apparaît à l'entre-deux, dans une oscillation de tous les instants.

5 E.T.A. Hoffmann est l'auteur de l'« Histoire du reflet perdu », qui intégrera les *Aventures de la Saint-Sylvestre* (1815). Indiquons par ailleurs que Hans Christian Andersen, né en 1805, écrira un conte sur l'Ombre vers 1846, d'abord en se saisissant de la thématique du reflet. H.Ch. Andersen partage avec Chamisso une reconnaissance qui tardera à se manifester, pour sa part dans son propre pays, le Danemark, et qui n'interviendra vraiment qu'à partir de 1844.

André Adnès le suggère d'ailleurs clairement dans sa contribution aux *Actes des journées franco-allemandes des 30 et 31 mai 1981* (1982: 148), quand il pose cette question :

Chamisso a-t-il jamais abandonné le souvenir de son ombre frêle d'enfant, celle des dix premières années qui furent françaises ?

Comme le résume plus généralement François Laplantine (1999: 106), « la pensée de la représentation n'est pour ainsi dire jamais dans une relation d'étrangeté avec ce qu'elle 'représente' ». À la manière d'une ombre simultanément concrète et abstraite, entière et partielle, l'étranger est à la fois dedans et en dehors. Qu'on nous permette de reprendre ce que nous écrivions récemment à ce propos (Torturat, 2009: 205) :

Une fois jeté dans le monde, l'individu de Chamisso n'est jamais tout à fait lui-même, aussi entreprend-il d'être à la fois l'un et l'autre dans cette quotidienneté, pour ainsi dire cette « familiarité » dont il peine à s'extraire. Oscillant sans cesse entre singularité et multiplicité, l'individu multiple n'est plus maître chez lui. Or, serait-ce pour concrétiser cette rupture que Chamisso part à la recherche de déserts ? L'inquiétude qu'il ressent sur cet *étranger* qui l'habite, un autre *soi-même*, diminue à mesure qu'il s'écarte des foules : à l'appui de Chamisso, il conviendrait sans doute de retranscrire le freudien *Das Unheimliche* en « inquiétant familial », qui lui correspond plus.

Il est possible d'aborder cette thématique de l'« inquiétant familial » d'un point de vue psychanalytique, comme cela a été pratiqué par ailleurs avec plus ou moins de bonheur (Rougemont, 1937 ; Parmentier, 1994). Plus concrètement, peut-être est-ce dans un désir, plus que légitime, mais qui tarde à se concrétiser, de plénitude, que Chamisso se préoccupe de la place que le monde voudra bien lui consentir. Adelbert confessa à ce titre à Louis de la Foye (qui a été lui aussi, en son temps, émigré français en Allemagne), en mai 1827, que « ce que l'on souhaite dans sa jeunesse, on l'a en plénitude dans l'âge mûr », tout en en concluant ceci : « Je crois que je suis un poète d'Allemagne ». À la fois dans son rapport à la nation, « dimension essentielle de l'identité sociale » (Pacaud, 1999: 21) et à la langue, Adelbert von Chamisso se tient en

même temps à l'intérieur et à l'extérieur de ce qui l'entoure, ce qui lui confère une représentation singulière de la frontière, de la frange, mais aussi du fait qu'on peut être aussi bien étranger aux autres qu'à soi-même. Au demeurant, ces (pré)dispositions influencent ouvertement ses *manières de voir*. Ainsi annonce-t-il dans le *Voyage* (p. 37)

Les événements mondiaux de l'année 1813, auxquels je n'avais pas le droit de participer activement – je n'avais plus de patrie, en effet, ou plutôt je n'en avais pas encore –, me déchirèrent bien des fois et de tous côtés, sans me détourner de ma voie.

Effectivement, c'est bien son penchant pour le naturalisme qui, dès 1812, le pousse à agir plus concrètement sur son existence (*idem*: 46) : sur cette période, il concède que « c'était la première fois qu'[il] intervenai[t] de manière active dans [s]on histoire et lui imprimai[t] un cours, et [qu'il] traçai[t] pour elle la direction qu'elle a depuis imperturbablement suivie ». Cette voie conduit Chamisso à prendre du recul vis-à-vis des événements du moment, et à envisager les errements politiques qui lui sont contemporains avec un véritable esprit critique (p. 46) :

Comment une époque comme la nôtre, dont le caractère est précisément d'abattre les frontières, de fondre toutes les nationalités, et de faire des affaires d'un peuple celles de tous les peuples (...), comment l'époque de l'imprimerie et des postes, des véhicules à vapeur sur eau et terre, de la presse rapide, des journaux et des télégraphes pourrait-elle avoir une autre architecture que celle qui est nécessaire pour construire les routes et les ponts, les canaux, les ports et les phares ?

« Abattre les frontières »... Si pour Werner Feudel, Chamisso, placé au cœur de « transferts culturels », est un émigré devenu « médiateur » (1988), le fait d'être à la fois *ici* et *ailleurs*, avec ou sans son ombre, revient aussi à pouvoir parcourir le monde avec « des bottes de 7 lieues », comme ce sera le cas de Peter Schlemihl. L'étranger, celui qui est *de passage*, contribue, dans le même temps, à remettre en question les préconstruits culturels et linguistiques — et, partant, à faire bouger les lignes et les frontières. Or, un tel dépassement est particulièrement mal perçu au moment des crispations nationales :

dans les années 1810, la vision universaliste qui lui correspond (celle de ceux que nous appellerions aujourd'hui les « citoyens du monde »), est assimilée, en Allemagne comme en France, à une forme d'anti-patriotisme presque incompréhensible pour l'émigré⁶.

Ces réflexions ne vont pas sans rappeler la version lyrique qu'en donne Ugo Foscolo, contemporain de Chamisso, et qui voit lui aussi son pays empêtré dans les guerres napoléoniennes. Dans les *Dernières Lettres de Jacopo Ortis*, une telle déploration prend des airs patriotiques que Foscolo déplace pourtant sur le terrain d'une certaine futilité⁷ :

Ô Italie, telles sont donc les frontières ! Mais chaque jour l'avidité obstinée des nations les surmonte de toutes parts. Où sont donc tes enfants ? Rien ne te manque, sinon la force que donne la concorde. (...) Un jour viendra peut-être où nous aurons perdu nos biens, notre intelligence, jusqu'à notre voix (...).

Ainsi je m'écrie, lorsque je sens dans ma poitrine s'élever superbement le nom d'Italie : alors, me tournant tout alentour, je cherche et ne trouve plus ma patrie. Mais je dis ensuite : il semble que les hommes soient les artisans de leur propre malheur ; cependant les malheurs dérivent de l'ordre universel, et le genre humain obéit orgueilleusement et aveuglément au destin. Nous raisonnons sur les événements de quelques siècles : que sont-ils dans l'espace immense du temps ?

Cette question de l'étirement du temps, comme nous l'avons suggéré dans les pages qui précèdent, reste un incontournable si l'on veut vraiment saisir ce qui fonde,

6 Françoise Proust décrit ce contexte de rejet à travers l'exemple de l'idéologue allemand Jean-Baptiste Cloots (né en 1755). Comme ce sera le cas pour Chamisso, quoique plus ouvertement encore, Cloots tentera d'être un médiateur culturel entre la France et l'Allemagne, allant même, à l'instar d'Adelbert, jusqu'à changer son prénom (Anacharsis) et à émigrer de sa propre initiative, en France pour sa part, où il sera toujours considéré comme un « étranger ». Ce terme d'ailleurs est celui de Roberpierre lui-même, dans un élan d'accusations qui vaudront à Cloots d'être guillotiné en 1794. Voici le portrait plus général qu'en donne Proust (1991: 38) : « ce n'est pas l'homme apatride ou acosmique, le voyageur universel qui se moque des frontières comme de la possession (ou de la privation) des droits garantis par un État. (...) Il est un être public, attentif aux expériences publiques de liberté dans le monde, et sa conscience cosmopolite s'intensifie et s'élargit lorsqu'elle prend part, voire prend parti, aux expériences républicaines dans le monde ». Nous reprenons ici cette citation de la contribution de Kupiec (2005: 42), aux commentaires de laquelle nous renvoyons.

7 L'édition citée, avec la traduction de Julien Luchaire, est celle d'Ombres, 1986 (ici p. 139)... mais ce n'est là que pur hasard.

proprement, le *point de vue* de l'étranger : celui-ci vit dans une autre temporalité, de la même manière qu'il est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de celle des autres⁸. Ce qui, chez les uns, s'accomplit instantanément, s'accomplit pour l'étranger avec lenteur et au fil de multiples attermoissements. À l'inverse, ce qui, chez les « nationaux », prend le temps de devenir un événement, s'événementialise presque dans l'instant pour l'étranger. Mais la capacité de résistance de ce dernier est tout autre, du fait pour ainsi dire qu'il est plus à même d'envisager les événements comme forcément contradictoires, et pour beaucoup d'entre eux futiles. C'est dans ces termes, nous semble-t-il, que l'on peut comprendre la confession qu'en donne Chamisso dans *l'Étrange Histoire*, à la fin de l'œuvre, quand, une fois épris de « réconciliation » avec lui-même, le narrateur admet, comme le fait Jacopo Ortis (p. 187) :

Notre destinée a été pourtant bien étrange ; nous avons trouvé dans la coupe pleine bien des joies et bien des douleurs amères, nous y avons puisé étourdiment. Elle est vide aujourd'hui ; on pourrait croire que tout cela n'a été qu'une épreuve et attendre, ainsi armé de prudence, le véritable commencement. Mais le véritable commencement est autre ; on ne regrette pas ses premières illusions et cependant on est heureux somme toute de les avoir vécues telles qu'elles étaient.

Un tel bonheur n'est envisageable qu'au-delà des illusions, mais aussi au-delà des frontières que supposent les nations, ainsi que toutes ces ombres qui peuplent le passé de l'étranger, jusque dans l'intimité de sa propre parenté.

3.2. Quand l'étranger, devenu orphelin, revient aux *paternités*

L'étranger, un « orphelin »? En écho à cette question, le personnage du père, à l'ère du romantisme, est particulièrement ambigu et souvent traité non pas pour lui-

8 Cette extériorité est encore plus marquée lors de périodes (comme celle de 1806-1809, qu'a très mal vécue Chamisso) où les populations réfléchissent sur leur « identité nationale », laquelle réflexion aboutit le plus généralement à toutes sortes de stigmatisations (ainsi en France, très récemment). L'anthropologue Zygmunt Bauman (Bauman, 2005: 86) l'exemplifie à travers l'écrivain espagnol Juan Goytisolo, lequel « a rappelé que, une fois que l'Espagne eut accepté (...) une notion très restrictive d'identité nationale, le pays devint, vers la fin du XVI^e siècle, un désert culturel ».

même, mais ce qu'il présuppose. Cette figure, dans l'œuvre de Chamisso, n'apparaît qu'à travers des détours. Tout juste l'*Étrange Histoire* admet-elle la présence du père de Mina, une jeune femme avec laquelle Peter Schlemihl entend se marier, mais qui lui sera refusée une fois que la tare du héros sera découverte. Le père de Mina se distingue par son « bon sens » et sa dignité (p. 93), et c'est en lui faisant entendre ce qu'il dit à sa fille que l'« homme gris » est sur le point de remporter l'âme de Schlemihl, qui résistera. Schlemihl n'a pas de famille, et tout ce qui se rapprocherait d'une figure paternelle lui échappe, comme une présence insaisissable que seule l'amitié peut remplacer.

Dans le *Voyage*, c'est là encore l'anecdote nous en apprend le plus. Ainsi, quand Chamisso rencontre à Manille un certain Don San Iago de Echappare (pp. 292-293), celui-ci est présenté par Chamisso non pas comme un ressortissant quelconque ou comme un apatride, mais comme un « orphelin ». La Nation qui fait défaut rejoindrait-elle, d'une certaine manière, l'absence d'une famille et notamment du père ? Un rapprochement entre le thème de l'étranger et le motif de l'orphelin que pratique, par exemple, Julia Kristeva (2004 [1988]), qui parle précisément de l'ombre (p. 35, puis 37) :

Lorsque les autres vous signifient que vous ne comptez pas parce que vos parents ne comptent pas, qu'invisibles ils n'existent pas, vous vous sentez brusquement orphelin et, parfois, responsable de l'être. Une lumière étrange éclaire alors cette ombre qui était en vous, jubilatoire et coupable, l'ombre de la dépendance originaire, pour la transformer en solidarité avec ceux d'avant, désormais perdus. (...) À moins que ce ne soit précisément la force de l'illusion qui, peut-être, conditionne toutes les communautés, et dont l'étranger éprouve en permanence l'irréalité nécessaire et aberrante.

Si dans la « vraie vie », Chamisso est proche de sa mère, ses liens sont pour ainsi dire amenuisés avec son père, dont l'absence lui est très tôt devenue habituelle. En revanche, il ressent pour son ami Hitzig une complicité qui présente des similitudes très concrètes avec celles que l'on pourrait entretenir aux côtés d'un père de substitution.

Pour autant, là encore, ces liens sont emportés dans une forme de contradiction. En 1811, Chamisso écrit en effet à Hitzig :

Tu m'es apparenté. Tu m'es supérieur, tu as un cœur pour m'aimer et une tête pour penser pour nous deux. Ce que je souhaite de plus cher pour mes vieux jours ? C'est d'appuyer ma hutte contre ta maison.

Même s'il s'enorgueillit vis-à-vis du même, le 24 mai 1812, « [d'être] à présent [s]on propre maître, sans égard pour personne », il se reprend, une fois au Chili, dans un courrier du 25 février 1816 :

Berlin, grâce à toi, est devenu pour moi le pays de mes pères et le nombril de mon univers, d'où je suis parti pour exécuter mon périple, pour y revenir et y étendre en un repas léger mes os fatigués, quand le temps viendra, si Dieu le veut.

Au cours de l'une des nombreuses digressions apparaissant dans le *Voyage*, celle qui décrit l'un des rêves que fait Chamisso « dans une sorte de demi-sommeil », à bord du Rurik, est particulièrement parlante (p. 153) :

Je ne rêvais jamais du présent, ni du voyage, ni du monde auquel j'appartenais désormais ; le balancement du navire me berçait à nouveau comme un enfant, les années remontaient en arrière, je me retrouvais dans la maison paternelle, et les morts de ma famille, ces silhouettes disparues m'entouraient, se mouvant avec les gestes ordinaires de tous les jours, comme si je n'avais jamais grandi au-delà de ces années, comme si la mort ne les avait pas fauchés.

Tout comme un père peut se substituer à un autre, à la famille elle-même se substitue la communauté. *L'Étrange Histoire* relate ainsi ce que le Peter Schlemihl, à deux reprises (pp. 53 et 161-162), présente comme un « rêve » au cours duquel il voit rien moins que Chamisso en personne. Dans le premier songe (p. 53), Schlemihl, une fois dépourvu d'ombre, voit Chamisso mort, « assis à [s]a table de travail ». Ce sera pour le protagoniste le début de sa débâcle et de ses « pérégrinations ». Au cours du deuxième songe en revanche, une fois Schlemihl libéré, la vision est tout autre (p. 161-

162) :

Je vis dans un rêve délicieux une joyeuse danse entrelacer de gracieuses images. Mina, une couronne de fleurs dans les cheveux, passait, légère, devant moi et m'adressait un sourire amical. (...) Beaucoup d'autres personnes encore m'apparurent, toi y compris, je crois bien, Chamisso, loin dans la foule ; une vive lumière brillait, et pourtant personne n'avait d'ombre ; chose plus étrange, ce n'était pas choquant. Des fleurs et des chants, de l'amour et de la joie sous les bosquets de palmiers. Je ne pouvais ni arrêter ni m'expliquer ces figures mobiles et gracieuses qu'un souffle suffisait à effacer, mais je sais que ce rêve m'enchantait et que je craignais de m'éveiller ; en fait, j'étais éveillé déjà que je tenais encore les yeux fermés, pour garder plus longtemps présentes à mon âme ces visions qui fuyaient.

Une fois sur le chemin de la rédemption, qui est aussi dans l'*Étrange Histoire* celui de l'ermitage (le « Schlemihlium »), le protagoniste est entouré d'une communauté bienveillante : celle des amis, celle des autres orphelins, celle de toutes ces personnes qui, sans famille, sans nation et sans attache, se replient dans un monde à part, un monde où le regard des autres n'est plus stigmatisant ni discriminatoire. Cette représentation, pour Chamisso, est liée à celle de différents cercles et communautés qu'a fréquentés l'auteur : le cercle de la « Colonie » bien sûr, mais aussi ceux des Staël, des Fouqué et dans une moindre mesure des Hertz. Dans le « là-bas » du Schlemihlium que décrit l'*Étrange Histoire*, les frontières entre les nations n'existent plus. Et l'on comprend que, plus qu'à travers la question des frontières matérielles, c'est dans les mots et le regard que l'essentiel se joue.

Michel Foucher rappelle à ce titre (2006: 28) que « dans ses *Prolégomènes à toute métaphysique future* (1783), Emmanuel Kant (...) veilla à distinguer la limite (*die Grenze*), qui suppose que nous pouvons encore connaître ou découvrir quelque chose, de la borne (*die Schranke*), ligne fermée, négatrice », pour en conclure : « les bornages linéaires s'étendent, niant l'un des principes de la coexistence entre les peuples : la légitimité procède en fin de compte du regard de l'autre ». Plus proche de nous, dans la Préface que donne Bernard Lortholary de l'édition de 1992, chez Folio bilingue, de

l'Étrange Histoire, celui-ci prévient que « le monde extérieur, auquel s'affrontent les héros de tous les types de romans, n'a ici aucune réalité, si ce n'est le regard d'autrui, qui renvoie Schlemihl à la tare sociale que constitue son absence d'ombre » (p. 16). Quand Peter Schlemihl recouvre enfin la plénitude, c'est dans un *ailleurs* où cette absence n'a rien de choquant, où tout se rassemble dans une « vive lumière » qui n'a que faire de la défaillance du père, de la famille, et du rejet de la nation.

4. En conclusion

Que l'étranger soit, pour les autres, une personne singulière, un ressortissant, un im/émigré ou un orphelin, tout porte à croire qu'il ne devient vraiment lui-même au milieu d'eux qu'à partir du moment où, pour lui, l'ici et l'ailleurs se croisent et se dissipent. À moins qu'il n'en vienne à se détacher du regard d'autrui au point de ne plus subir cette présence, constante et accablante, de l'ombre.

L'approche biographique, telle que nous l'avons pratiquée ici, permet de rendre compte d'une partie de cette question particulièrement difficile des représentations de *l'étranger*, qu'une approche socioculturelle ou sémiologique, pour ne prendre que ces exemples, aborderait bien entendu autrement. Quoi qu'il en soit, une voie existe, ouverte et plurielle, pour une complémentarité entre les regards que l'on peut poser, aujourd'hui, sur la vie et l'œuvre d'Adelbert von Chamisso. Sa production en général, correspondance comprise, nous décrit en un sens, parmi bien d'autres possibles, pourquoi *l'étranger fait peur*, et ce jusque dans les sociétés multiculturelles et industrialisées qui nous sont contemporaines. Elle nous apprend notamment que nous tous, étrangers ou non, sommes constamment poursuivis par des ombres, à moins de n'être que les timides reflets de nous-mêmes.

Bibliographie :

AMPÈRE, Jean-Jacques (1840). « Louis de Chamisso », *Revue des Deux Mondes*, n° 22.

- BAUMAN, Zygmunt (2005). « Franchir les frontières ou avoir de nombreux chez soi ? », *Tumultes*, n° 24, pp. 79-89.
- BROSSE, Jacques (1991). CHAMISSO, *Voyage autour du monde*.
- BROUILLON, Louis (1910). *Les Origines d'Adelbert von Chamisso*. Reims: Monce.
- CARON, Jean-Claude (2009). « La Fraternité face à la question sociale dans la France des années 1830 », Frédéric Brahami et Odile Roynette (éds), *Fraternité, Regards croisés*, Paris: PUF, pp. 135-158.
- CHAMISSO, Adelbert (von) (éd. 1989). *Peter Schlemihl*. Paris: José Corti, *collection romantique*, n° 20 (éditeur : Pierre Péju, aussi rédacteur d'une préface intitulée « L'Ombre et la Vitesse »).
- *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl* (éd. 1992). Paris: Gallimard, *folio bilingue*, n° 26 (éditeurs : Albert et Bernard Lortholary [prem. éd. : Payot, 1934]).
- *Voyage autour du monde (1815-1818)*. Paris: José Corti (1991), *Domaine romantique* (éditeur : Henri-Alexis Baatsch, avec une préface de Jacques Brosse [pp. 7-29]).
- Chamisso*. Actes des journées franco-allemandes des 30 et 31 mai 1981, Sainte-Menehould, Centre d'Etudes des Argonnais et Centre National des Lettres (1982).
- COLLOMBAT, Isabelle (2003). « Pseudo-translation : la mise en scène de l'altérité », *Le Langage et l'Homme*, n° 38, pp. 145-158.
- DELEUZE, Gilles (2002). *L'Île déserte et autres textes*. Paris: Minuit, *Collection Paradoxes* (éd. de David Lapoujade).
- DUFOIX, Stéphane (2001). « Sertorius ou Prospero ? », *Socio-anthropologie*, n° 9, en ligne à l'url : <http://socio-anthropologie.revues.org/index8.html> [consulté le 28 mars 2011].
- FEUDEL, Werner (1988). *Adelbert von Chamisso. Leben und Werk*. Leipzig: Aufl.
- FOUCHER, Michel (2006). « Actualité et permanence des frontières », *Médium*, n° 24-25, pp. 13-28.
- KRISTEVA, Julia (2004 [1988]). *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Gallimard, *Folio essais*.
- KUPIEC, Anne (2005). « L'Ici et l'ailleurs », *Tumultes*, n° 24, pp. 27-45.
- LAHNSTEIN, Peter (1987). *Adelbert von Chamisso. Le Prussien de France*. Paris: Flammarion (Grandes Biographies).
- LAPLANTINE, François (1999). *Je, nous et les autres*. Paris: Le Pommier.
- Œuvres complètes d'Adelbert von Chamisso* (1971). Zürich: Stauffacher (tomes I et II), *Verlag AG* (éditeurs : Ulrike Wehres et Wolfgang Deninger).
- PACAUD, Cécile (1999). « Ni d'ici ni d'ailleurs ? Analyse du processus de construction sociale de l'apatridie », *Cahiers du Cériem*, n° 4.
- PARMENTIER, Sabine (1994). « Adelbert von Chamisso et le narcissisme primaire », *Cahiers*

de Ville d'Avray, n° 11, pp. 64-122.

PÉJU, Pierre (1989), CHAMISSO, *Peter Schlemihl*.

PILLE, René-Marc (1993). *Adelbert von Chamisso vu de France (1805-1840). Génèse et réception d'une image*. Paris: CNRS éditions.

PROUST, Françoise (1991). « Introduction », *Vers la paix perpétuelle* [Emmanuel Kant, 1795]. Paris: Flammarion, pp. 37-38.

RIEGEL, René (1934). *Adalbert von Chamisso. Sa vie et son œuvre*. Paris: Éditions internationales.

RIEGEL, René (1950). *La Vie d'un déraciné*. Paris: Aubier.

ROUGEMONT, Denis (de) (1937). « Chamisso et le Mythe de l'ombre perdue », *Cahiers du Sud*, n° 194, pp. 282-291.

TORTERAT, Frédéric (2009). « Adelbert von Chamisso et la *tentation d'exister* », *Cahiers du XIX^{ème} siècle*, n° 3, pp. 203-219.

VAN GRUTGEN-ANDRÉ, Valérie (1995). « Chamisso, émigré français et écrivain allemand : la 'merveilleuse histoire' d'un dilemme surmonté », *Revue de littérature comparée*, n° 1, pp. 73-79.

WEINMANN, Frédéric (1999). « Étranger, étrangeté : de l'allemand au français au début du XIX^{ème} siècle », *Romantisme*, n° 106-4, pp. 53-67.